

d'énergie et de savoir-faire pour tenter de remettre à flot le libéralisme dont il restait à peine quelques épaves.

M. Mercier a accepté cette tâche, que tout le monde jugeait impossible et qu'on ne lui eût peut-être pas confiée, si l'on eût cru qu'elle dût réussir (pas plus qu'on n'eût accepté la candidature de M. Beaugrand, si l'on eût pensé qu'il eût une chance sérieuse de devenir maire de Montréal). Tout d'abord, et plus ou moins discrètement, M. Mercier s'est carrément donné pour but de prendre le contrepied de toute la politique qui avait mené successivement le parti libéral à tant de défaites. Les vieux libéraux avaient vécu jusque là sur un amalgame un peu étrange de phrases sonores et retentissantes, de vieux souvenirs révolutionnaires, de puritanisme plus ou moins affecté et d'incapacité absolue à pénétrer jusqu'au cœur des masses rurales. Du premier coup, M. Mercier a décidé de tout changer cela. Estimant, à tort ou à raison, que le premier devoir d'un chef de parti n'est pas de poser pour les belles attitudes, mais de gagner la bataille, et d'escalader le pouvoir coûte que coûte, le nouveau chef du parti libéral a mis résolument au grenier le puritanisme et les grands principes.

Pour faire vivre un parti, et pour faire des élections, il faut de l'argent. M. Mercier en sentait d'autant plus vivement la nécessité qu'il avait éprouvé par lui-même les inconvénients qu'il y a à n'en pas avoir. Avec le concours de politiciens déliés et sans scrupules, auxquels on a donné depuis, le nom de *boollers*, il s'est arrangé pour créer un semblant de caisse, souvent vide, escomptant l'avenir à gros intérêts, mais somme toute, faisant face aux besoins urgents. Les procédés auxquels il a fallu recourir pour créer cette étrange nouveauté, une caisse libérale, ont-ils toujours été parfaitement moraux ? Personne n'est obligé de le croire ; et il est même permis de penser que la plupart des difficultés qui assaillent actuellement M. Mercier, procèdent de ce point de départ.

Passons maintenant au côté politique. Le parti libéral en était resté, ou paraissait en être resté, au vieux programme de *l'Avenir*. Ce qu'était ce programme, personne n'aurait pu le dire bien exactement, car nous n'y retrouvons guère que l'élection des juges, à laquelle tout le monde avait renoncé depuis longtemps, en 1882. Mais on se répétait vaguement que c'était un programme révolutionnaire, et surtout un programme anti-religieux. Presque tous les chefs du vieux parti libéral avaient été les ennemis du clergé, et les adversaires de l'épiscopat ; la *Patrie*, alors dans toute l'ardeur de ses débuts, mangeait alternativement du prêtre et des rois ; et, soit que ce fut exactement vrai, soit que l'exemple de ce qui se passait de l'autre côté de l'Atlantique contribuât à lui donner cette apparence, pour tout observateur impartial, le parti libéral bas-canadien, n'était autre chose que le "parti anti-clérical". Ceux qui voudront s'en convaincre n'ont qu'à en relire l'aveu dans l'ouvrage publié en 1884, par M. Casgrain, M. P., sur la vie politique du lieutenant-gouverneur Letellier.

M. Mercier avait compris tout de suite qu'à vouloir per-
tuer la lutte contre le clergé, à l'instar de MM. Doure,

Laframboise et Lallanme, autant valait, pour le parti libéral, se condamner à cinquante ans d'échecs dans la province de Québec ; et estimant que la vie est courte, M. Mercier s'était promis de ne pas attendre cinquante ans. Sous sa direction cauteleuse, le parti libéral renoua les vieux oripeaux révolutionnaires. L'anti-cléricalisme fut mis de côté ; on se déclara catholique, plus catholique, si l'esoin en était, que le parti conservateur ; on alla même jusqu'à promettre dans la *Patrie*, un instant réconciliée, que si M. Mercier arrivait au pouvoir, il ferait à l'Église des concessions qu'elle n'aurait jamais pu attendre d'aucun gouvernement conservateur.

Pendant ce temps-là, M. Mercier s'occupait, avec une habileté, une tenacité et une vigueur auxquelles il faut rendre hommage, de la partie matérielle de sa tâche. Il organisait la lutte, il groupait les adhérents, il savait se faire entendre de l'opinion publique. Aux escarmouches platoniques, dans lesquelles M. Joly s'était trop longtemps complu à l'assemblée législative, M. Mercier avait fait succéder la guerre au couteau, un pugilat de tous les jours, de toutes les heures, dont le gouvernement sortait chaque fois avec une majorité formidable, dont il sortait en même temps, un peu plus affaibli et un peu plus meurtri. D'ailleurs, M. Mercier ne s'en tenait pas à la lutte parlementaire ; il savait que ce n'était pas là que seraient portés les coups décisifs. Il avait organisé la grande bataille des *hustings*, et il prélu-
dait à ses tournées à travers toute la province. Personne ne saura jamais de quel poids a été cette campagne personnelle de M. Mercier, grandissant petit à petit en popularité dans les campagnes, à une époque où il était encore suspect à la plupart des politiciens de profession. On peut dire, sans exagération, que ce sont ses tournées et son action sur les masses, qui ont fait le succès électoral de 1886, et que ce succès ne se serait jamais produit, si, dans le cours de l'année précédente, M. Mercier n'avait fait pénétrer la parole libérale jusque dans des recoins réputés jusque-là inaccessibles.

Pendant la première partie de cet apostolat, la campagne de M. Mercier a offert cette singularité, que c'était un apostolat sans religion, M. Mercier prêchait la parole libérale ; il parlait fort ; il assommait l'adversaire ; il accusait les conservateurs de scandales ou de dilapidations ; mais il eût été, pour sa part, incapable de formuler un programme ; et de programme, il n'en avait pas l'ombre, ayant mis l'ancien au grenier, et n'ayant rien inventé à la place. Par une de ces bonnes fortunes qui ont signalé sa carrière, l'affaire Riel est arrivée tout à point, pour fournir à M. Mercier un mot d'ordre et un drapeau.

Avec quelle avidité il s'en est saisi, chacun s'en souvient. A partir de ce jour, le *parti national* a été fondé. Il avait l'intrigue, il avait l'homme d'action, il eut désormais son cri électoral.

Peut-être demandera-t-on ce que pensait de toutes ces belles choses le vieil état-major libéral. Il assistait avec une surprise sceptique chez les uns, joyeuse chez les autres, à un *avatar* dont on avait momentanément intérêt à se dis-